

8°Z ouralis  
57/15  
(103)

# Montaigne et le mythe du bon Sauvage

de l'Antiquité à Rousseau



Pierre Bordas et fils

LITTÉRATURE VIVANTE

DL-002122-58401

820

# LITTERATURE VIVANTE

Collection dirigée par Paul Désalmand

L'Occident et son Double

858275

Bernard Mouralis

T155

# Montaigne et le mythe du bon Sauvage de l'Antiquité à Rousseau

*Je pars pour être tranquille, pour être débarrassé de l'influence de la civilisation. Je ne veux faire que de l'art simple ; pour cela j'ai besoin de me retremper dans la nature vierge, de ne voir que des sauvages, de vivre leur vie, sans autre préoccupation que de rendre, comme le ferait un enfant, les conceptions de mon cerveau avec l'aide seulement des moyens d'art primitifs, les seuls bons, les seuls vrais.*

Paul Gauguin, *Oviri, écrits d'un sauvage.*

802

57415

(103)

Pierre Bordas et fils, éditeur

7, rue Princesse 75006 Paris

*Un certain nombre de mots utilisés dans cet ouvrage sont-définis dans le chapitre « Des mots pour le dire » situé pages 107-118. Il s'agit des mots suivants :*

amour-propre	génocide
anthropologie	gravité
astrolabe	idole
barbare	méthodologie
bâton de Jacob	monographie
civilisation	mythe
civilisatrice (mission)	nature
colonisation	naturelle (loi)
comptoir	numéraire
connotation	parlement
cosmographie	pater familias
culture	politique (la/le)
dialogue	poncif
division du travail	primitif
dogmatisme	problématique
encomienda	protectorat
épistémologie	puritanisme
esclavage	relativisme culturel
étambot	révolution néolithique
ethnie	sauvage
ethnocentrisme	société (instauration de la)
ethnographie	sociologie
ethnologie	tiers monde
fétiche	





## L'Occident et son Double

*Des années durant, il avait été à la fois le maître et le père de Vendredi.  
En quelques jours, il était devenu son frère – et il n'était pas sûr que ce  
fût son frère aîné.*

Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*.

Les grandes découvertes entreprises à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et les conquêtes des immenses territoires – notamment en Amérique – qui en sont la conséquence entraînent une confrontation des Européens avec des peuples différents, étrangers, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Cette confrontation devait donner lieu à deux types d'attitudes. Pour les uns, il fallait exploiter les richesses formidables qu'offraient ces terres nouvelles en tirant parti notamment de l'infériorité technologique des peuples « sauvages » qui furent, non sans mal d'ailleurs, réduits en servitude. Cette perspective ouvrait la voie à la colonisation et à la destruction des sociétés autochtones.

D'autres, au contraire, eurent tendance à penser que ces peuples posaient à l'Europe un problème fascinant en raison même de la « sauvagerie » qui était censée les caractériser. Le Sauvage, en effet, semblait être meilleur et plus heureux que l'homme civilisé car il vivait selon la Nature, au sein d'un système social égalitaire où la propriété privée était inconnue.

Montaigne, dans deux chapitres célèbres des *Essais*, fut l'un des premiers à développer ce thème qui établissait la supériorité de la « sauvagerie » sur la « civilisation » et qui devait, ensuite, être repris par de nombreux écrivains et voyageurs, jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

L'importance accordée au thème du bon Sauvage pendant plusieurs siècles peut aujourd'hui surprendre. Elle s'explique en fait pour deux raisons principales.

Le bon Sauvage que l'on se plaît à célébrer à la suite de la découverte de l'Amérique puis, au xviii<sup>e</sup> siècle, de l'Océanie s'articule sur une croyance ancienne développée par les poètes et les philosophes de l'Antiquité gréco-latine : le mythe de l'âge d'or, période que l'on situait dans des temps reculés et au cours de laquelle aurait vécu une humanité plus heureuse et plus juste. La découverte des terres nouvelles et de leurs habitants vient ainsi, à partir de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, donner à ce qui n'était alors qu'un mythe de poètes ou de philosophes l'épaisseur de la réalité.

A cela s'ajoute le fait que les Anciens – notamment les Romains – s'étaient souvent attachés à opposer la décadence des mœurs et des institutions qui régnaient au sein des nations civilisées et les qualités morales et sociales des peuples « barbares », chez lesquels ils retrouvaient les qualités de la Rome des temps primitifs. C'est le cas, par exemple, de Tacite dans l'étude qu'il consacre à la *Germanie*.

D'autre part, le thème du bon Sauvage est l'occasion pour nombre d'écrivains ou de philosophes d'exprimer les doutes qu'ils peuvent éprouver quant à la supériorité de la civilisation occidentale. Il permet ainsi de critiquer la violence de la colonisation et de montrer également que les Européens pourraient utilement s'inspirer de la sagesse des « sauvages », fondée sur le respect de la loi naturelle, pour réformer les défauts criants de leur propre société : inégalité, intolérance, cruauté, etc.

Par là se manifeste la dimension proprement mythique du bon Sauvage dans la mesure où le personnage sert à exprimer les hantises ou les fantasmes de l'Occident et, notamment, sa mauvaise conscience.

Mais le mythe en tant que tel ne peut subsister et fonctionner qu'à la condition d'opposer sans cesse « civilisation » et « sauvagerie », c'est-à-dire de postuler l'existence de peuples vivant encore dans une sorte d'état de nature, antérieur à l'instauration de la société.

Or, Rousseau va s'opposer à cette façon de voir en affirmant, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, que l'état de nature a complètement disparu. Il n'existe donc plus que des sociétés : celles-ci, certes, sont différentes, mais elles ont toutes en commun ce qui justement les caractérise et les fonde comme sociétés, à travers le processus qui les a conduites de la *nature* à la *culture*. Le schéma civilisation/sauvagerie perd ainsi toute pertinence pour définir le rapport entre peuples européens et peuples non européens : on ne peut plus comparer désormais que des sociétés ou des civilisations.

Dès lors, le mythe disparaît, laissant la place à un projet d'étude scientifique des sociétés différentes : l'ethnologie qui commence à se développer au XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais, bien entendu, en dehors du champ de l'activité scientifique, le mythe du bon Sauvage continue aujourd'hui encore d'exercer sa séduction. Il demeure le cadre à travers lequel l'opinion publique occidentale tend volontiers à percevoir les peuples exotiques. Et, à cet égard, l'image que les médias nous donnent si souvent du tiers monde, « traditionnel » ou « révolutionnaire », ne fait que prolonger le mythe.

C'est pourquoi l'étude de celui-ci n'apporte pas seulement un éclairage sur un long moment de la pensée occidentale ; elle met aussi en évidence des façons de penser et des notions qui demeurent toujours vivantes et sur la pertinence desquelles il convient de s'interroger.



# 1

---

## Du Barbare au Sauvage

*Peau noire et nez camus : ainsi les Ethiopiens représentent les dieux ;  
cependant que les Thraces leur donnent des yeux pers et des cheveux  
de feu.*

Xénophane (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)

La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492 marque un élargissement sans précédent du champ de la curiosité européenne.

Les premiers navigateurs découvrent alors des hommes, des sociétés, des paysages, une faune, une flore dont on n'avait pas la moindre idée. C'est bien d'un « nouveau monde » qu'il s'agit, comme en témoigne l'expression qui va désormais s'imposer rapidement.

Mais ce serait une erreur de penser que cet événement qui devait avoir tant de conséquences sur le plan politique, économique et intellectuel a surgi brusquement et que l'Europe avait vécu jusque-là repliée sur elle-même, à l'écart des autres peuples.

### Les explorateurs grecs

Les Grecs, puis les Romains, n'ont cessé en fait, tout au long de l'Antiquité, d'accumuler et d'accroître les informations concernant les peuples qui leur étaient étrangers.

Ainsi l'*Odyssée*, poème épique grec attribué à Homère et composé au cours du X<sup>e</sup> siècle avant J.-C., révèle, à travers le récit des aventures maritimes du héros Ulysse (en grec, Odusseus), une connaissance déjà précise de la géographie du bassin méditerranéen ainsi que des peuples qui vivaient alors sur ses bords. Bien sûr, de nombreux éléments relatifs à ces peuples ont un caractère mythique ou légendaire mais cela fait partie de la loi du genre épique et, derrière le merveilleux et le fabuleux, il y a toujours, comme l'a montré l'archéologie, un fond de vérité. Ainsi, les *Lotophages* (mangeurs de lotus, plante qui les plonge dans un état second), chez lesquels le héros séjourne, ne sont pas inventés de toute pièce : l'existence de ce peuple, que le poème situe sur la côte nord de la Tunisie actuelle, révèle que l'auteur n'ignorait pas le monde égyptien (le lotus est une plante du Nil, fréquemment représentée dans l'art égyptien).

## Hérodote, le premier « grand reporter »

Cinq siècles plus tard, l'écrivain grec Hérodote (484 ?-425 av. J.-C.) entreprit de tracer une sorte de tableau du monde tel que les Grecs de son temps pouvaient le connaître. Son ouvrage peut être considéré comme le premier exemple de recherche historique en Occident. Hérodote, d'ailleurs conscient de l'originalité de son projet, l'avait intitulé *Historié*, mot grec qui signifie d'abord « enquête », « recherche », et qui donnera le mot latin *historia* et le mot français *histoire*.

L'*Enquête* d'Hérodote – c'est le titre que les traducteurs modernes retiennent habituellement – s'appuie sur une information très étendue, recueillie en particulier lors des voyages effectués par l'auteur en Egypte, en Perse, dans le Bosphore, en Phénicie, en Cyrénaïque, à Chypre et en Grande Grèce (sud de l'Italie et Sicile). Dans ces différents pays, Hérodote a surtout été en contact avec des gens du peuple ou d'autres voyageurs comme lui. Il n'a guère eu accès aux cercles officiels et n'a pas consulté en règle générale les archives des gouvernements.

Aussi, se fait-il volontiers l'écho de légendes ou de rumeurs qu'il n'a pas toujours vérifiées et on n'a pas manqué de le lui reprocher. Mais ce manque de rigueur, aggravé par une composition assez désordonnée, fait de son livre quelque chose de très vivant et de moderne : Hérodote a été appelé, dès l'Antiquité, le « Père de l'Histoire ». On le considère aujourd'hui comme étant également le père du journalisme et de l'ethnologie.

Mais, au-delà de ces caractéristiques qui touchent à la forme de son livre, il y a, chez Hérodote, une idée directrice qui annonce la problématique du bon Sauvage : l'opposition entre les Grecs et les Barbares.

Hérodote est né au moment où les Grecs ont réussi à repousser définitivement les tentatives d'invasion menées par les Perses (appelés aussi Mèdes) au cours de ce que l'on appelle les « guerres médiques » : victoire de Marathon en 490 av. J.-C., des Thermopyles en 480 et, surtout, destruction de la flotte de Xerxès I<sup>er</sup> dans la baie de Salamine, en 480 également.

### Les limites du monde

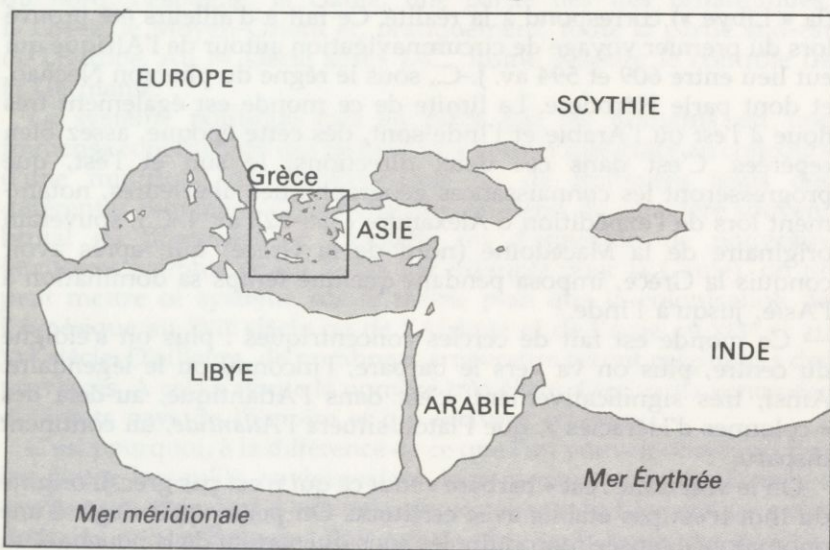
Le conflit qui oppose les Grecs et les Perses, et que se propose justement d'évoquer Hérodote, met aux prises deux cultures et deux systèmes politiques : d'un côté, les Grecs qui se sentent solidaires à travers une langue commune et leur attachement à la démocratie exercée dans le cadre des cités ; de l'autre, les Perses qui parlent une langue étrangère, pratiquent une autre religion et sont soumis à un empereur tout-puissant. D'un côté, le droit et la raison ; de l'autre, la démesure, la violence et l'arbitraire.



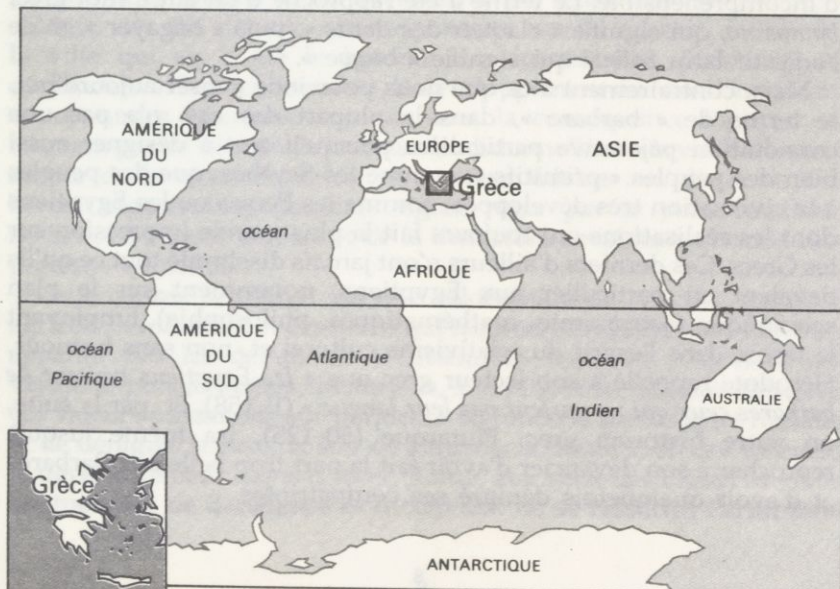
La victoire des Grecs renforce le sentiment de leur identité, comme le montre de façon éclatante la tragédie du poète Eschyle (525 ?-456 av. J.-C.) intitulée *Les Perses*. Elle les conduit également à voir dans l'opposition entre Grecs et non-Grecs une sorte de clef pour comprendre leur propre histoire et leur rapport avec les autres peuples.

C'est ce que montre bien une carte du monde tel que le connaissait Hérodote et à côté de laquelle on a fait figurer une carte moderne.

## LE MONDE CONNU À L'ÉPOQUE D'HÉRODOTE



## LE MONDE ACTUEL AVEC LA PLACE DE LA GRÈCE





Les observations suivantes s'imposent :

— La Grèce, c'est-à-dire la Grèce continentale, les îles et la côte de l'Asie mineure, occupe le centre de ce monde.

— Ce monde ignore évidemment l'Amérique et l'Océanie et se limite à une partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

— La limite extrême de ce monde est très nettement marquée à l'ouest avec le détroit de Gibraltar que les Grecs appelaient les « colonnes d'Héraclès ». En revanche, la limite est beaucoup plus floue au sud et l'existence d'une mer au sud du continent africain (la « Libye ») correspond à la réalité. Ce fait a d'ailleurs été prouvé lors du premier voyage de circumnavigation autour de l'Afrique qui eut lieu entre 609 et 594 av. J.-C., sous le règne du pharaon Necho, et dont parle Hérodote. La limite de ce monde est également très floue à l'est où l'Arabie et l'Inde sont, dès cette époque, assez bien repérées. C'est dans ces deux directions, le sud et l'est, que progresseront les connaissances géographiques ultérieures, notamment lors de l'expédition d'Alexandre (356-323 av. J.-C.), souverain originaire de la Macédoine (nord de la Grèce) qui, après avoir conquis la Grèce, imposa pendant quelque temps sa domination à l'Asie, jusqu'à l'Inde.

— Ce monde est fait de cercles concentriques : plus on s'éloigne du centre, plus on va vers le barbare, l'inconnu ou le légendaire. Ainsi, très significativement, c'est dans l'Atlantique, au-delà des « colonnes d'Héraclès », que Platon situera l'*Atlantide*, un continent disparu.

On le voit donc : est « barbare » tout ce qui n'est pas grec. L'origine du mot n'est pas établie avec certitude. On pense qu'il s'agit d'une onomatopée censée reproduire les sons qui sortent de la bouche d'un étranger et que le Grec assimile à quelque chose d'informe et d'incompréhensible. Le terme a été rapproché d'un autre mot grec, *bambaino*, qui signifie « claquer des dents », puis « bégayer », et de l'adjectif latin *balbus* qui signifie « bègue ».

Mais, contrairement à ce que nous pourrions penser aujourd'hui, le terme de « barbare », dans la plupart des cas, n'a pas une connotation péjorative particulière puisqu'il sert à désigner aussi bien des peuples « primitifs », comme les Scythes, que des peuples à la civilisation très développée, comme les Perses ou les Égyptiens dont les réalisations ont toujours fait la plus grande impression sur les Grecs. Ces derniers d'ailleurs n'ont jamais dissimulé tout ce qu'ils devaient en particulier aux Égyptiens, notamment sur le plan scientifique (astronomie, mathématiques, philosophie). Employant le terme dans l'esprit du relativisme culturel et, non sans humour, Hérodote rappelle à son lecteur grec que « *les Égyptiens traitent de barbares ceux qui ne parlent pas leur langue* » (II,158). Et, par la suite, un autre historien grec, Plutarque (50-125), ira même jusqu'à reprocher à son devancier d'avoir fait la part trop belle aux Barbares et d'avoir quelquefois dénigré ses compatriotes.

## Le colonisateur romain intègre les Barbares

Le monde que vont à leur tour connaître les Romains n'est pas fondamentalement différent de celui qu'avait décrit Hérodote. Mais ils le connaissent beaucoup mieux. L'expansion romaine, commencée à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sous la République, se poursuit régulièrement. A la fin de l'époque républicaine, Rome est déjà à la tête d'un empire qui comprend, outre l'Italie, l'Afrique du nord, l'Espagne, la Gaule, une partie des Iles britanniques, la Grèce, le Moyen-Orient et, pratiquement, toute la partie sud-est de l'Europe. Au I<sup>er</sup> siècle après J.-C., Rome s'assure le contrôle de la Germanie.

Le système politique mis en place par les Romains est une immense construction qui ne peut fonctionner que grâce au concours d'une multitude de fonctionnaires ou de militaires issus des différentes provinces. C'est pourquoi, en dépit du caractère souvent brutal du processus de conquête ou d'annexion de nouveaux territoires (comme ce fut le cas par exemple pour la Gaule), on ne peut mettre ce système sur le même plan que la colonisation de l'Amérique au XVI<sup>e</sup> siècle ou de l'Afrique et de l'Asie au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, de nombreux empereurs seront originaires des provinces. A cela s'ajoute le nombre très élevé d'écrivains venus des différents pays de l'Empire et qui écrivent en latin.

C'est pourquoi, à la différence de ce que l'on pouvait observer chez les Grecs lorsqu'ils envisageaient leur rapport avec les Barbares (qu'ils ne méprisaient d'ailleurs pas spécialement), l'opposition entre Romains et non-Romains finit par ne plus avoir beaucoup de sens. On admet que tous les hommes sont susceptibles d'accéder aux valeurs de la latinité et de les illustrer par leurs talents.

Mais, dès ses débuts, cette expansion suscite au sein même de la ville qui en a été le berceau des inquiétudes. Beaucoup se demandent si l'enrichissement, le développement du luxe, l'adoption de coutumes étrangères qui en sont la conséquence logique ne risquent pas de détruire les valeurs traditionnelles de la vieille Rome : amour de la terre, mode de vie austère, fidélité aux dieux et aux héros, organisation familiale rigide régie par le *pater familias*, méfiance à l'égard de l'art et de la littérature considérés comme des produits superflus.

Cette crainte se traduit par une valorisation de la Rome antique, agricole et militaire, et des héros qui incarnèrent ces vertus. Le thème apparaît dès les débuts de la littérature latine et il devient un véritable poncif. Poètes, historiens, moralistes ne cessent d'exalter ces valeurs paysannes sur lesquelles se fonde le patriotisme romain et de dénigrer le luxe, la soif de l'argent, la dissolution des mœurs, le développement des arts. Bref, Rome, aux yeux des conservateurs, est menacée de décadence et il convient de se ressaisir. Parmi tant



d'autres, Virgile (70-19 av. J.-C.) célébrera dans son poème des *Géorgiques* la simplicité et la grandeur de la vie paysanne et invitera ses compatriotes dans son épopée *l'Enéide* à se tourner vers leur passé national et la terre italienne.

D'autres écrivains ou penseurs se tourneront vers certains peuples de l'Empire qui en sont encore à un stade de développement jugé comme rudimentaire, tels les Scythes ou les Germains auxquels l'historien Tacite (55 ?-120) consacrera une remarquable étude. En effet, ces peuples ne continuent-ils pas d'incarner dans leur rusticité les valeurs qui ont fait la grandeur de Rome et dont celle-ci ferait bien de s'inspirer pour éviter de s'engager sur le chemin de la décadence ? Dans cette perspective, l'opposition entre Romains et Barbares s'accompagne ainsi d'une valorisation de ces derniers. C'est une étape essentielle dans la constitution de la problématique du bon Sauvage.

## L'Europe et les nouveaux mondes

Le Moyen Age européen va considérablement élargir la vision du monde léguée par les Romains. Et cela, pour deux raisons principales : le souci de défendre ou d'étendre la foi chrétienne et le développement prodigieux des échanges commerciaux à partir de villes comme Florence et surtout Venise. Cette période est marquée par un accroissement notable des connaissances relatives à l'Europe du Nord et de l'Est, au Moyen-Orient, à une partie de l'Afrique noire (Ethiopie, Soudan où l'on recherche de l'or et de l'ivoire) ainsi que de l'Extrême-Orient que l'on découvrira à travers le récit, *Le Livre des Merveilles*, que le Vénitien Marco Polo (1254 ou 1255-1324) fera de son séjour en Chine où il avait passé vingt ans, occupant d'importantes fonctions auprès de l'Empereur Qubilai à Pékin.

Mais, à la différence de ce l'on pouvait observer dans l'attitude des Romains, la confrontation des Européens du Moyen Age avec tous ces peuples ne débouche guère sur la problématique du bon Sauvage. En effet, ces peuples nouveaux apparaissent soit comme des adversaires dont il faut se méfier, tels les Arabes que l'on combat vainement tout au long des croisades et qui seront présents en Espagne jusqu'en 1492, soit comme des peuples que l'on doit convertir au christianisme, tels les peuples de l'Europe du Nord et de l'Est.

Quant aux Chinois, le niveau de développement atteint par leur société ainsi que la tolérance dont ils font preuve en matière de religion les placent d'emblée, comme les Arabes également, du côté de la civilisation, du côté d'une civilisation dont l'Europe, comme le souligne Marco Polo, se trouve encore éloignée.

C'est seulement avec la découverte de l'Amérique que va se poser de nouveau le problème du bon Sauvage, entrevu une première fois par les Romains, notamment dans le livre de Tacite, *La Germanie*. Les peuples « sauvages » que les premiers navigateurs vont rencontrer, à la fin du <sup>xv</sup>e siècle, aux Antilles, puis sur le continent, provoquent d'emblée une double interrogation, présente déjà dans les écrits de Christophe Colomb. Sur le plan philosophique : ces peuples qui paraissent vivre dans une sorte d'état de nature n'ont-ils pas un mode de vie supérieur à celui des Européens ? Sur le plan moral : a-t-on le droit de chercher à les convertir au christianisme et de vouloir leur imposer une domination politique qui risque de faire leur malheur ?

\*

\* \*

Les textes proposés pour l'étude dans ce premier chapitre illustrent la vision que les écrivains de l'Antiquité se faisaient des peuples « barbares ». Les textes 1 et 2 ont pour auteurs des historiens grecs : Thucydide et Hérodote. Le texte 3 est tiré de l'ouvrage que l'historien latin Tacite a consacré à la Germanie. Le texte 4 est tiré de La Fontaine qui, évidemment, n'est pas un auteur de l'Antiquité. Mais, comme on le verra, « Le Paysan du Danube » prolonge directement la vision des écrivains de l'Antiquité et il a paru intéressant de l'inclure dans ce chapitre.

Le deuxième chapitre, centré sur la « découverte et la destruction de l'Amérique », sera illustré par des textes de Colomb, Cortés et Las Casas (textes 5, 6 et 7).

Le troisième chapitre retracera la réflexion menée par Montaigne sur la découverte de l'Amérique et des peuples « sauvages » que les Européens y ont rencontrés.

Le quatrième chapitre fournira des éléments sur l'évolution du mythe du bon Sauvage au <sup>xviii</sup>e siècle. Il s'appuiera sur des textes de La Fontaine (texte 12), Diderot (texte 13) et Rousseau (textes 14 et 15).

Le cinquième chapitre, « Des mots pour le dire », proposera sous la forme d'un petit dictionnaire une définition des termes clés utilisés au cours de l'ouvrage.

Un dernier chapitre, « Documentation et prolongements », montrera l'actualité du mythe du bon Sauvage en cette fin du <sup>xx</sup>e siècle.



L'historien grec Thucydide (460 ?-400 ? av. J.-C.) a retracé dans son livre *La Guerre du Péloponnèse* la lutte que se livrèrent Sparte et Athènes entre 431 et 404 av. J.-C. Chacune de ces deux cités ayant entraîné derrière elle ses alliés, ce fut l'ensemble de la Grèce qui fut concerné. De ce point de vue, elle est tout à fait comparable à la guerre de 1914-1918. Comme celle-ci, elle marque la fin d'une époque : la guerre du Péloponnèse entraîna le déclin politique d'Athènes et de la Grèce tout entière qui par la suite allait tomber sous la domination de Philippe de Macédoine (le père du futur Alexandre), puis des Romains.

Avant d'aborder l'analyse des événements qui devaient porter atteinte à l'identité même de la Grèce, Thucydide, au début de son ouvrage (I, 3), retrace les origines de la civilisation grecque et s'interroge en particulier sur les noms que les Grecs se sont donnés au cours de l'histoire.

On sera sensible à l'enjeu méthodologique que peut représenter cette réflexion sur les *noms* de peuples.

## Un fait qui montre bien la faiblesse des anciens Grecs

### III

Voici encore un fait qui, selon moi, montre bien la faiblesse des anciens Grecs : avant la guerre de Troie, on ne voit pas que les peuples de l'Hellade aient rien accompli en commun. À mon sentiment, ce nom même d'Hellade ne désignait pas encore  
 5 l'ensemble du pays. Avant Hellen, fils de Deucalion, ce terme n'était même nulle part en usage. Chaque peuplade donnait son nom à la terre qu'elle habitait, comme firent notamment les Pélasges pour la plus grande partie du pays. Puis Hellen et ses  
 10 fils, qui étaient devenus en Phtiôtide des personnages puissants, intervinrent dans d'autres cités où on les appelait à l'aide et, ces rapports une fois créés, l'appellation d'Hellènes s'étendit successivement à d'autres peuples. Mais il fallut beaucoup de temps pour que ce nom s'imposât partout. C'est chez Homère que nous en  
 15 trouvons la meilleure preuve. Vivant bien après la guerre de Troie, il n'a nulle part donné le nom d'Hellènes à l'ensemble des Grecs. Il ne désignait ainsi qu'Achille et ses compagnons, qui étaient originaires de Phtiôtide et qui furent précisément les premiers Hellènes. Il use dans ses poèmes des termes de Danaens, d'Argiens et d'Achéens. Et s'il n'a pas non plus parlé de Barbares, c'est, selon

20 moi, parce qu'il n'existait pas encore d'appellation unique qui pût désigner les Grecs en marquant l'opposition. Quoi qu'il en soit, ceux auxquels s'étendit successivement l'appellation d'Hellènes, de cité à cité d'abord, entre peuples qui parlaient la même langue, puis collectivement, ne s'associèrent en aucune entreprise avant  
25 la guerre de Troie, en raison de leur faiblesse et de l'absence de communications entre eux. L'expédition de Troie elle-même, ils ne l'entreprirent ensemble qu'après s'être familiarisés avec la mer.

#### IV

Minos est le premier qui, à notre connaissance, ait possédé une flotte. Il étendit sa domination sur la majeure partie de la mer  
30 qu'on appelle aujourd'hui hellénique et régna sur les Cyclades. C'est lui qui, dans la plupart d'entre elles, établit les premières colonies organisées, après en avoir chassé les Cariens. Il en confia le gouvernement à ses fils. Et pour mieux assurer la rentrée de ses revenus, il fit naturellement tout ce qu'il put pour débarrasser la  
35 mer des pirates.

## ELEMENTS POUR L'ETUDE DU TEXTE 1

### Idée directrice

Une étude attentive des noms par lesquels les peuples se désignent ou sont désignés par d'autres peuples peut apporter un éclairage intéressant sur leur histoire.

### Eclaircissements

l. 2 : *guerre de Troie* : expédition organisée par un certain nombre de cités grecques sous la direction d'Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, et qui aboutit à la prise de la ville en 1240 av. J.-C. *L'Iliade* (d'Ilion, autre nom de la ville) retrace la prise de Troie et *L'Odyssée* le retour d'Ulysse dans sa patrie.

l. 5 : *Hellen* : héros légendaire considéré comme l'ancêtre des Grecs.

l. 9 : *Phtiotide* : région de la Grèce, située au nord de Delphes.

l. 16 : *Achille* : héros grec de la guerre de Troie.

l. 28 : *Minos* : roi légendaire de la Crète, considéré comme le fondateur de la civilisation minoenne qui commença au cours du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. et déclina à partir du XV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avec l'arrivée des Achéens. Elle donna naissance à des villes prestigieuses comme Cnossos où l'on peut visiter le palais restauré dit de Minos.



Montaigne fait preuve d'une grande ouverture d'esprit vis-à-vis des « sauvages » que viennent de découvrir Christophe Colomb et ses émules. A ses yeux, comme le dit bien Etienne, « *Tous les hommes sont également tels et méritent le même respect.* » Pour la première fois dans notre littérature – et notamment dans les chapitres étudiés ici – se définit un humanisme intégral.

Mais cette ouverture d'esprit se rencontrait déjà chez certains auteurs de l'Antiquité. Les Grecs méprisaient moins systématiquement les barbares qu'on le dit. Hérodote, par exemple, fait remarquer avec humour que, pour les Égyptiens, les barbares ce sont les Grecs.

Le XVII<sup>e</sup> siècle, surtout dans sa seconde moitié, oublie un peu Montaigne, mais le XVIII<sup>e</sup> le redécouvre. Montaigne nourrit la pensée des Philosophes et peut être considéré comme l'ancêtre de ce que l'on n'appelait pas encore le relativisme culturel.

### Titres parus ou à paraître

La recherche du bonheur chez Montaigne, Pascal, Voltaire, Rousseau.

Lire Proust.

Technique de la nouvelle chez Buzzati.

Montaigne et le mythe du bon Sauvage de l'Antiquité à Rousseau.

Poésie en jeu.

*Le Père Goriot* et le roman d'éducation.

*Du contrat social* et le problème de l'autorité politique au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Création poétique et poésie.

Le symbolisme ou naissance de la poésie moderne.

*L'Ingénu* de Voltaire et la critique de la société à la veille de la Révolution.

Le surréalisme.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00368237 6

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

